

« Ah! Vous dirais-je, maman, ce qui cause mon tourment ? »

Michèle Gamache, LL.M.

Volume 13, Number 2, Spring 2001

Les morts de l'esprit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074464ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074464ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gamache, M. (2001). « Ah! Vous dirais-je, maman, ce qui cause mon tourment ? ». *Frontières*, 13(2), 86–87. <https://doi.org/10.7202/1074464ar>

« Ah ! Vous dirais-je, maman, ce qui cause mon tourment ? »

FLORIAN, 18^e SIÈCLE

M^e Michèle Gamache,
LL.M.

Au début de leur triste existence, les grands chagrins tapissent le fond du cœur et la prunelle des yeux puis, avec le temps, se lovent dans la mémoire et reviennent un dimanche après-midi, déguisés en odeurs d'enfance ou même, sans crier gare, un lundi matin, au détour d'un souvenir du quotidien. Un jour, l'on se sent assez brave pour les dire et, mieux encore, les écrire, sans pleurer, et voilà qu'ils surgissent en lion comme s'ils n'avaient attendu que ça, reprendre du service et clamer leur légitimité de chagrins, de grandes douleurs. C'est drôle, mais l'on se sent alors coupable de les avoir oubliés pour avoir vécu une peine d'amour ou la maladie d'amis. Peut-être existe-t-il un facteur de douleur limite que le corps et l'âme ont revendiqué et obtenu à titre de droit fondamental à l'issue de putsch intérieurs insoupçonnés.

En ce froid matin d'hiver, je vais néanmoins faire plaisir à ma peine et lui donner une occasion rêvée de se faire reconnaître de tous, en dépit de mes efforts pour qu'elle se fasse réservée, en toute occasion, comme une enfant bien élevée. Elle a quand même une bonne raison de choisir ce moment pour vouloir faire parler d'elle, le quatrième anniversaire de la mort de ma maman, un mercredi cinq février vers 16 heures.

Elle était ma maman, celle de ma sœur et la grand-maman de ma nièce et de mes neveux. Je choisis mes mots. Pour les autres, elle était au mieux notre mère ou une grand-mère parmi tant d'autres, au pire, le 3306. Pour certains, elle a peut-être été une fiancée, puis une mariée et enfin, une veuve. À preuve, une photographie de ses noces sur sa table de chevet qu'elle ne regardait jamais sauf si on le lui demandait mais, qui



Maurice Montgrain, photographe, Francaillies, 1929

sait, posée là tout exprès pour que les autres à « qui le chapeau de l'indifférence fait » puissent la regarder et esquisser, ne serait-ce qu'une seule fois, un sourire attendri.

Et voilà, le chat sort complètement de son sac et répond sans trop d'hésitation au

nom de « indifférence ». Et oui, les chagrins prennent parfois de longs détours avant d'afficher leurs couleurs si grises ou rouges soient-elles selon leur humeur du moment. Avec le recul, je constate que ce n'est pas tant le fait que l'esprit de ma maman

ait dérapé ou qu'il ait fait des siennes, des culbutes, des arabesques ou même un face-à-face mortel qui m'a fait tant de peine, mais c'est que cette peine, la démence de ma mère et sa détresse, malgré tous mes efforts et les siens, n'aient selon toute apparence convaincu personne de changer quoi que ce soit à la manière dont on la nourrissait, au temps que l'on prenait pour le faire, au nombre de verres d'eau qu'on a pu lui offrir en plein après-midi de canicule de juillet, toutes toiles baissées, ou simplement aux efforts pour la faire marcher régulièrement afin que ses muscles et le sens de son existence ne s'atrophient pas complètement.

Je ne crois pas qu'il soit normal, toutes coupures budgétaires confondues, que l'adrénaline et la colère t'envahissent en lisant une carte des droits des bénéficiaires fièrement laminée et insolemment accrochée près d'un ascenseur qui t'amènera de nouveau vers ta maman qui dessine deux fois par semaine parce qu'elle peut s'offrir les services privés d'une thérapeute par l'art que tu lui as toi-même trouvée, qui prend l'air l'été parce que tu te donnes la peine de te sauver avec elle dehors car celui tiède et fétide à l'intérieur te donne la nausée, ou qui porte un jupon sous sa robe parce que tu t'en assures chaque fois que tu la vois et que les autres le savent, et que lorsqu'il s'agit de ta mère, tu deviens la sienne, mère-tigre ou mère-ours, au choix de la victime.

Si comme Sartre l'a écrit et décrit « L'enfer, c'est les autres », je me concède le droit de le paraphraser en proclamant haut et fort que la mort de l'esprit, c'est la mort que lui reconnaissent les autres.

Il ne faut pas confondre empathie et indifférence et, à mon grand regret, je n'ai pas suffisamment de souvenirs de la précédente pour croire qu'elle se soit classée régulièrement bonne première aux multiples tests quotidiens auxquels elle était soumise.

La souffrance demeure la souffrance que l'on soit sain d'esprit, dément ou schizophrène. Et si la joie ou le plaisir ne trouvent pas souvent preneur et que, lorsque cela arrive, la mémoire se charge bien vite de l'oublier, cette joie ou ce plaisir a sa raison d'être au moment précis où il arrive à passer à travers le filtre de la maladie, de l'autre côté du miroir où ceux qui nous aiment se regarderont toujours trop. Et ceci vaut pour la compassion, la considération et la dignité.

Il y a trop peu de Jeanne Mance et de Dr Lucille Teasdale. Le mot « vocation » n'est pas très à la mode.

Heureusement, il y a les gériatres qui aiment les vieilles personnes si mal aimées, qui les soignent par choix, et qui n'ont pas peur du reflet de leur propre mortalité dans leurs yeux fatigués et égarés. Il y a eu celui

qui m'a offert de multiples pierres de Petit Poucet pour sortir de ma forêt de culpabilité. Alors qu'il prenait soin en centre hospitalier de ma mère déshydratée, il m'a écoutée et soutenue dans mon choix de refuser la contention que recommandait un comité infirmier du centre d'accueil. Il était d'accord qu'il était préférable pour elle de perdre le Nord plutôt que d'aller nulle part, même au prix d'une fracture de la hanche. Je sais que certains, sûrement pas ceux qui connaissent le bonheur qu'il y a d'aimer un animal, trouveront mon association bien peu orthodoxe mais c'est celle qui me vient à l'esprit. J'ai ce souvenir de Pierre Bourgault qui, en deuil de son chien mort après avoir été happé par une automobile et qui n'avait jamais été en laisse de toute sa vie canine, se consolait en disant que sa mort était le prix qu'il avait dû payer pour sa liberté. Il y a Charles-Henri Rapin qui me racontait que ma mère risquait davantage de chuter de sa chaise, toute contendue qu'elle aurait pu être, que debout, en raison de la fragilité de sa personne. Il y a également ce médecin vietnamien qui s'occupait d'elle dans le centre d'accueil où elle résidait, et qui répondait à toutes mes questions sans sourciller ou s'impatienter car il comprenait ma souffrance et mon impuissance. En riant, il m'a dit un jour qu'un médecin vietnamien avait le devoir de s'occuper de tous les membres âgés de sa famille et que les Cécile Plouffe qu'il croisait avaient au moins la chance d'être nées québécoises. En raison du premier, je fais un don annuel à la fondation d'un centre hospitalier où je n'ai passé que trois après-midi, à cause du second j'écris ce texte, et grâce au troisième je ferai un jour du bénévolat pour Les Petits Frères des Pauvres. Tout d'abord, il me faut accepter l'idée de donner les belles robes que j'achetais à ma mère et qui me rendaient plus supportable la vue de son corps exténué.

J'ai accompli mon devoir filial qui consistait à boucler la boucle de l'amour que m'a témoigné celle qui m'a donné la vie. Sa démence ne m'a pas servi d'excuse pour ne pas la visiter ni pour ne pas me sentir coupable quand je n'en avais pas envie. J'ai peine à comprendre que le Père Noël et la Fée des étoiles soient les visiteurs les plus probables de milliers de vieilles personnes les 24 décembre, qu'elles mourront seules toutes vêtues de bleu comme des Enfants de Marie mais que celles d'entre elles qui avaient la foi n'auront sans doute pas droit aux derniers sacrements, à moins d'avoir une fille bien tenace. L'âme mourrait-elle également ?

Il semble que, dans certains centres d'accueil, on mise sur la prévention. L'aumônier à qui je m'étais adressée pour que ma mère reçoive l'extrême-onction m'a

répondu qu'elle l'avait déjà reçue au cours de sa version remaniée, mensuelle et collective portant le nom de « Prière des malades ». Bon Prince de l'Église, il a quand même accepté de le faire. Il semble que l'Enfer ne soit pas le seul lieu qui soit pavé de bonnes intentions.

Quelle tristesse tous ces souvenirs, dont je ne vous révélerai pas les pires. On doit tous craindre de devenir atteints de démence car, par ignorance, souci d'efficacité ou mécanisme de défense, elle risque de conduire les autres à banaliser notre souffrance, à la relativiser voire à la nier. Ironiquement, certains le font en tentant le destin comme le Diable le fait peut-être, qui sait, en se disant « atteints d'Alzheimer » ou, dans un français aussi douteux que l'humour dont ils font preuve, « Alzheimer ».

Je manque sûrement de nuances, j'ai sûrement manqué de patience. Je suis critique, sarcastique, amère à rebours. Au cours de mon deuil, j'ai réalisé que la colère que j'ai ressentie au cours de la lente agonie de ma mère m'a permis de survivre à son naufrage de sept jours et sept nuits. Mais, en dépit du temps qui a passé depuis, cette colère revient avec la même insistance que le refrain d'une chanson que l'on déteste pourtant, lorsque je me rappelle l'étonnement de l'infirmière à qui j'ai demandé comment il se faisait que la bonne d'oxygène de ma mère fichée dans le mur avait été remplacée par une autre, portative, aussi bruyante qu'encombrante. Réponse de la dame en blanc : le coût d'opération de la première. Je lui ai rétorqué que ma mère avait le droit de mourir en silence, que ce prix ne serait jamais assez élevé ni pour elle ni pour moi et que, s'il le fallait, je lui achèterais ce silence sur-le-champ. Elle n'a pas insisté et a quitté la chambre ; je lui suis encore reconnaissante de l'avoir fait car, de mémoire de fille, j'avais atteint le seuil de l'indignation.

J'aurais simplement voulu qu'à défaut de pouvoir être heureuse, ma mère soit la moins malheureuse possible. Et je me suis souhaité la même chose pendant six longues années, et cela ne s'est pas produit non plus.

Heureusement, ma mère s'est toujours rappelée de moi, et cela malgré tous les démons qui avaient pris en otage son esprit et qui ont tout fait pour qu'elle m'oublie. Ils n'ont pas réussi et j'y ai veillé. Le médecin vietnamien de ma mère me l'avait bien dit. Elle mourrait avant de m'oublier, elle qui, dans son malheur, avait au moins la chance d'être atteinte d'une démence qui la volerait sans pitié mais qui, comme pour apaiser un peu sa conscience, lui laisserait quelques bijoux de mémoire de famille.

Ainsi s'achève mon récit. Ainsi se sont déployées les ailes de ma mémoire. Quelques démons se sont tus.